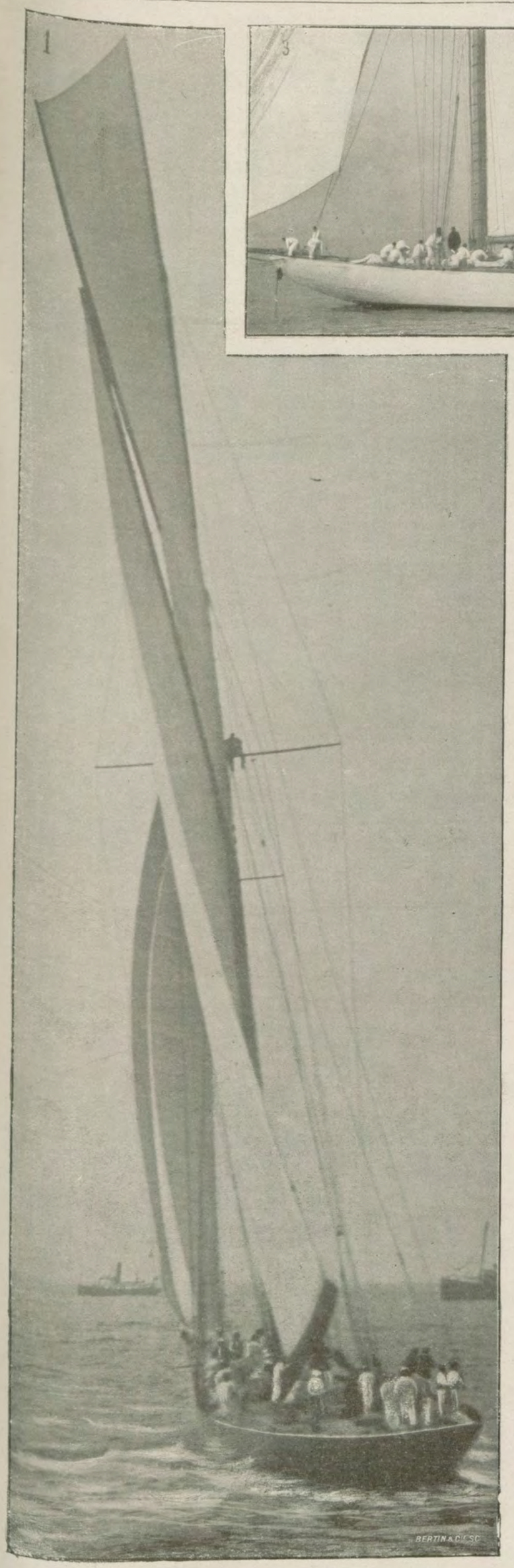
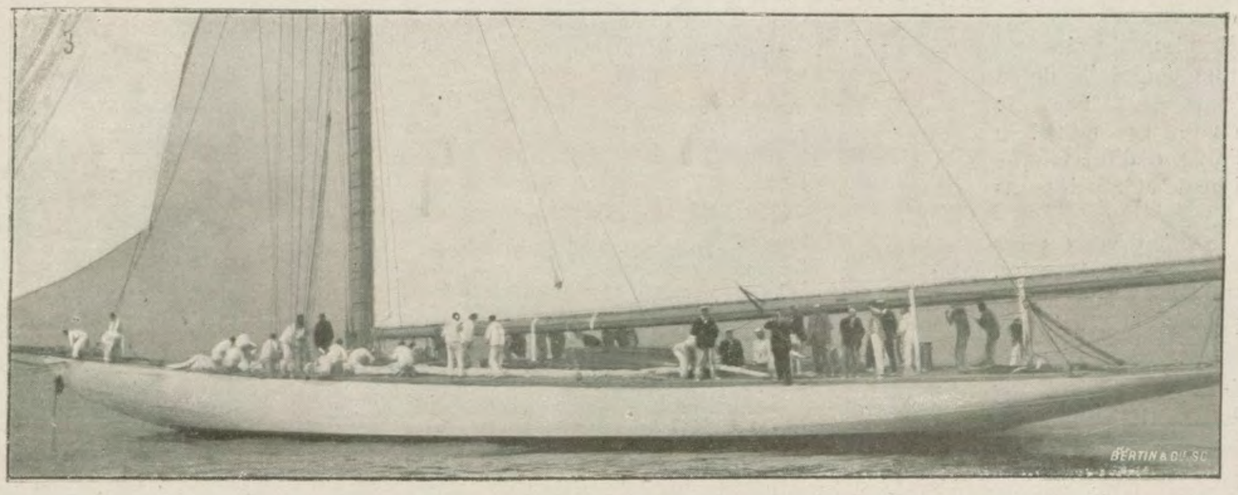
LA VIE AU GRAND AIR

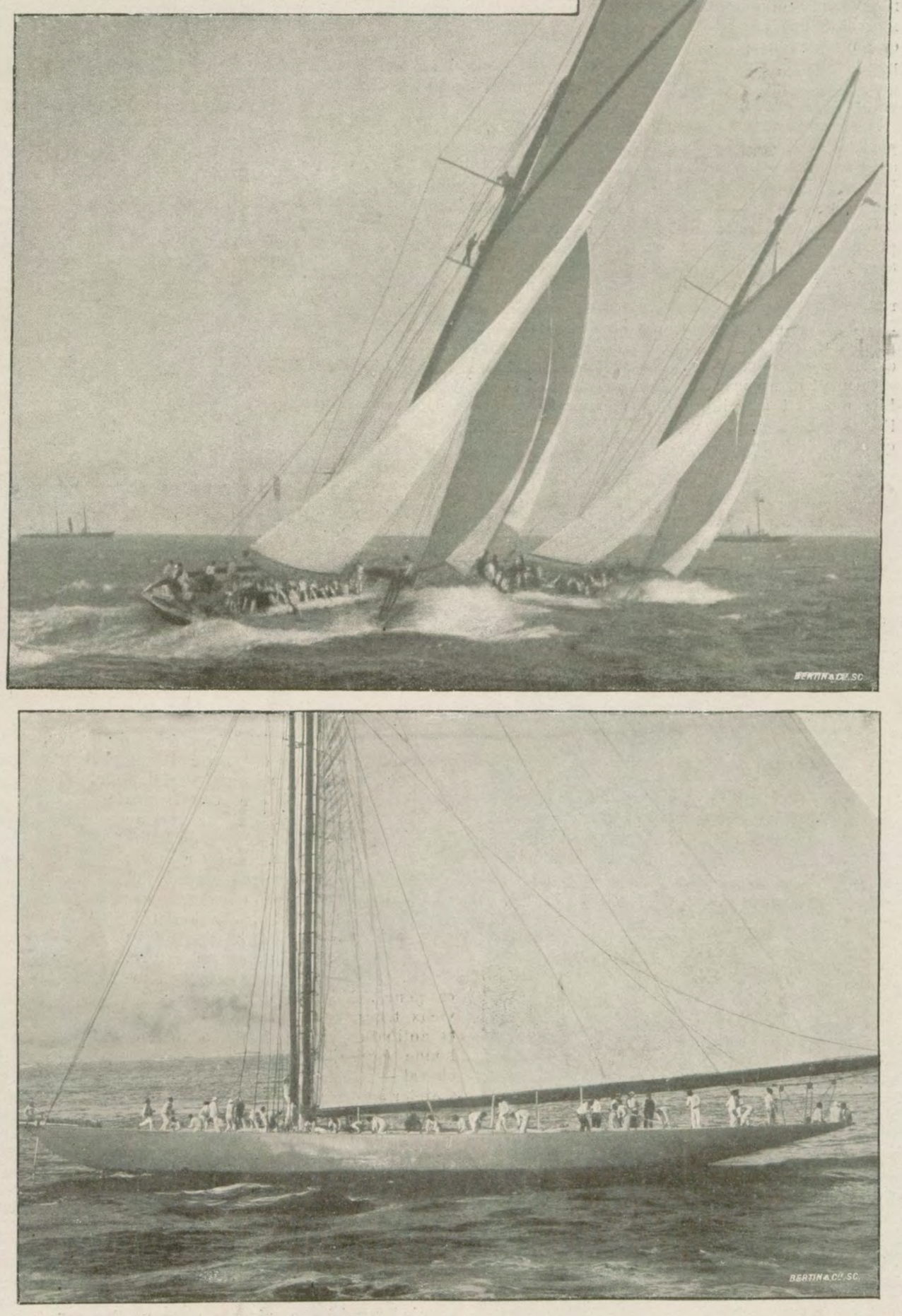
ABONNEMENTS :
PARIS..... Un an 14 fr. Six mois 7 fr. 50
PROVINCE.. — 15 fr. — 8 fr.
ÉTRANGER. — 20 fr. — 10 fr.

SPORTS • THÉATRES • MONDANITÉS
Rédaction et Administration, 106, boulevard Saint-Germain, PARIS

12 Novembre 1899. — N° 61







LA FINALE DE LA COUPE DE L' " AMERICA " (20 octobre).

1. Une manœuvre à bord du *Shamrock* au cours de l'épreuve finale. — 2. Avant l'épreuve finale : les deux concurrents sur le point de couper la ligne de départ. — 3. Une scène sur le pont du *Columbia*. — 4. Une scène sur le pont du *Shamrock*.

Les photographies que nous publions ci-dessus sont les premières parvenues en Europe du célèbre match qui passionna les sportsmen du monde entier. C'est donc une véritable primeur que nous sommes heureux de donner à nos lecteurs.

Source gallica.bnf.fr / Musée Air France

Ecuyères de Haute Ecole

Depuis la disparition de l'Hippodrome de l'Avenue de l'Alma, il semble que l'on voit moins de chevaux sur les pistes de cirque, et cependant les amateurs ne manquent pas ; il est vrai qu'une partie du public trouvera toujours que les chevaux « c'est monotone et toujours la même chose. »

Un grand amateur, fin connaisseur, directeur de cirque pour son plaisir — pourquoi ne pas le nommer, c'est le sympathique châtelain de la rue Bénouville: M. Molier — me disait dernièrement: « Voyez-vous : le cirque se meurt, le cirque est mort ! je m'en suis aperçu le jour ou j'ai vu l'affiche d'un cirque porter en lettres immense: Yvette Guilbert, et au-dessous en lettres minuscules: James Fillis ! »

C'est être un peu pessimiste: car, je n'en veux pour preuve que le Nouveau-Cirque, si bien dirigé par M. Houcke, secondé par son habile administrateur, M. Rossi, ou le cirque de M. Charles Franconi, le cirque est bien vivant et il a son public fidèle.

Certes on y voit moins de chevaux, moins d'exercices équestres, mais ne faut-il pas donner un peu de place à la bicyclette et surtout aux exercices athlétiques.

Voici que les cirques de Paris viennent de faire leur réouverture ; on nous promet pour l'année prochaine un nouvel Hippodrome, et c'est avec une grande satisfaction que nous avons pu constater que l'élément cheval n'était point négligé, au contraire: chevaux dressés en liberté, quadrilles équestres, écuyères de panneaux, écuyers de voltige, écuyers et écuyères de haute école.

Nous avons donné dans un de nos précédents numéros le portrait de Mlle del Erido, du Nouveau-Cirque, qui, rompant avec les traditions, présente son cheval en le montant en homme, tout en conservant le costume féminin ; c'est l'application de la jupe culotte des cyclistes à l'art équestre.

Ce n'est, certes, point la première fois qu'une femme se présente ainsi au public, à califourchon, d'autres l'ont fait avant elle, mais elles sont peu nombreuses.

La première écuyère en homme — je ne voudrais pas remonter au temps des amazones — fut Caroline Loyo. Mais, particularité curieuse, elle ne parut jamais ainsi en public, utilisant la position masculine uniquement pour le dressage de ses chevaux.

On peut dire que la première écuyère qui se présenta en public montant à califourchon un cheval de haute école, fut Fanny Lehmann. Une véritable sylphide que Fanny Lehmann, qu'on avait du reste surnommée la Sarah Bernhardt de l'équitation ; c'était une élève de Molier, comme du reste la plupart des écuyères montant en homme.

Mlle Marcelle Chevilly, actuellement au Vaudeville.

Mlle Julia Denis.

Après elle, vint Louisa Lankast qui débuta au Nouveau-Cirque en tenue d'écuyer. Écuyer n'est peut-être pas tout à fait l'expression exacte, car Lankast avait revêtu le costume de La Guerinière ; et elle fut, on peut le dire, la meilleure écuyère dans ce genre. Laissant de côté tous les vieux trucs, les mouvements bizarres et antinaturels, elle aborda la vraie et bonne équitation. Sa position à cheval — que l'on pourrait recommander à bon nombre d'habitués du Bois — était correcte et élégante; son cheval bien équilibré « goûtait le mors » et son travail ne laissait rien à désirer.

Une autre écuyère qui parut plus tard au Nouveau-Cirque, Mlle Isabelle Chinon, monta également en homme, et pour la première fois vers 1890; c'étaient ses débuts; elle était toute jeunette et remporta un grand succès lorsqu'elle se présenta, en tenue d'écuyer de Saumur sur *Corneville*, un alezan fort bien mis et doué d'une ardeur et d'une légèreté remarquable. Élève de Gautier, Mlle Chinon avait de son maître et a encore, car elle monte tou-

Mlle Jeanne Grizolles.

jours pour son plaisir maintenant, de la légèreté dans la main et une grande fixité d'assiette.

Mlle Jeanne Grizolles, une délicieuse blonde, débuta en 1896 au Cirque d'Hiver. Après un voyage en Russie et en Portugal, elle reparut à Paris en 1877, au Nouveau-Cirque, puis au Cirque d'Hiver en 1898 et 1899. Elle est actuellement à Munich où son coquet costume de hussard russe a trouvé son succès accoutumé.

Mlle Isabelle Chinon.

Une autre écuyère qui parut en hussard au Cirque d'Hiver fut Mlle Marcelle Chevilly qui a abandonné l'arène pour la scène et qui fait actuellement partie des pensionnaires de M. Porel.

Parmi les autres écuyères de cirque qui montèrent en homme en public, citons Mlle Clarincal qui parut aux Cirque d'Été et d'Hiver, Mlle Mansuy du Cirque Rancy, Mlle Legrand, des Cirques Renz et Wulf et surtout Mlle Jenny Coppmer, actuellement en Russie et qui fit des tournées triomphales en Autriche et en Allemagne.

Il en est une enfin qui n'a jamais paru en public autrement qu'aux représentations du cirque de la rue Bénouville, et qui est véritablement parfaite à cheval : Mlle Julia Denis.

Ajoutons que nos lecteurs trouveront des détails sur les écuyers dont nous venons de parler dans l'ouvrage que prépare notre confrère, le commandant Henri Saffroy : *Notes de Cirque*.

Paul Mégnin.

Mlle Louisa Lankast, d'après le tableau de M. R. Goubie.

Une Polémique Théâtrale

Les exigences de l'actualité nous amènent à présenter à nos lecteurs deux photographies dont les originaux seraient peut-être étonnés de se trouver ainsi côte à côte, MM. Jules Claretie et Lucien Muhlfeld.

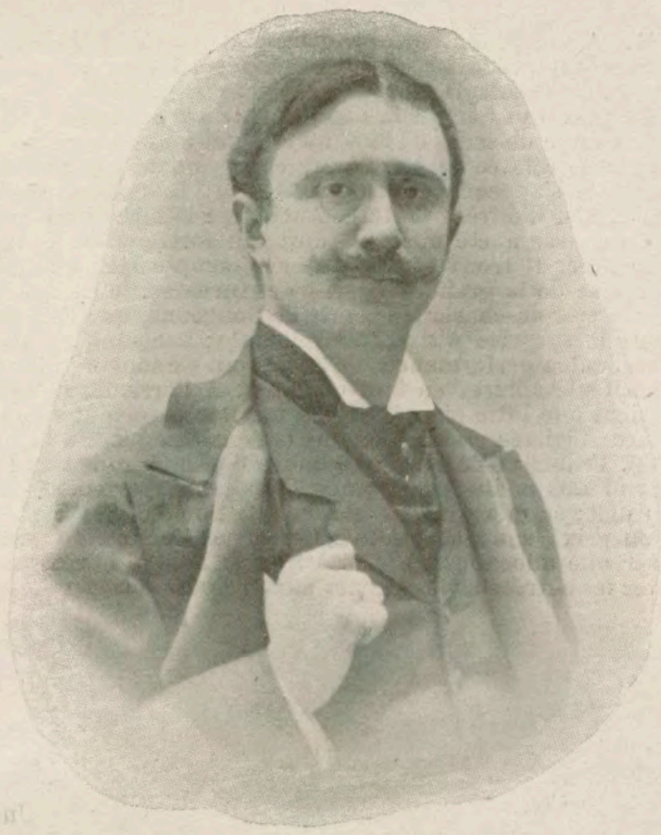
L'administrateur de la Comédie-Française et le jeune et talentueux critique dramatique de l'*Echo de Paris*, en effet, sont loin d'être en communion d'idées. La polémique documentée de part et d'autre — mais assez vive quoi qu'il en soit — fut inspirée tout d'abord par M. Le Bargy, l'élégant sociétaire de la Comédie-Française, et reprise ensuite sous sa responsabilité personnelle par M. Lucien Muhlfeld. Dans une série d'articles fort spirituels, il faut le dire, mais d'une saveur nettement acerbe, le jeune critique reproche à « Monsieur l'Administrateur » de ne pas s'être toujours montré d'une sévérité suffisante dans l'exécution rigoureuse du décret de Moscou ; il lui reproche d'avoir, par suite de sa trop grande indulgence envers certains, du choix des œuvres jouées, de l'abandon d'une partie du répertoire, occasionné la baisse des recettes de la Chapelle dont le sacerdoce lui est confié. M. Claretie répondit dans le *Figaro* par des colonnes de chiffres, — on dit que ces derniers ont leur éloquence !

(Cliché Reutlinger.)
M. Jules Claretie, administrateur de la Comédie-Française.

Nous n'avons, en cette lutte courtoise, qu'à marquer les points, en nous tenant dans la plus stricte réserve; c'est d'ailleurs partie de notre programme : n'y a-t-il pas là à la fois *Sport* et *théâtre* ?

Nous avons cru intéressant, pour ceux qui suivent cette polémique, de leur mettre sous les yeux les traits des deux antagonistes.

Si nous n'avons pas ajouté le portrait de M. Le Bargy, c'est que l'aimable artiste dont sont chantées les cravates par les revuistes les plus en renom, n'aime pas, quoi qu'on en pense ou plutôt, qu'on en dise à voir sa tout élégante silhouette reproduite dans les illustrés.



(Cliché Otto.)
M. Lucien Muhlfeld, critique dramatique à l'*Écho de Paris*.

Comme toutes les polémiques, surtout dans notre beau pays de France, et parce que de nombreux intérêts sont en jeu, celle-ci prendra bien vite un tour pacifique... et notre neutralité s'en applaudira.

Egnal.

Mlle Fraudauz (**Mimi**) | Ghasne (**Rodolphe**) | Bourgeois (**Coline**) | Soulacroix (**Schaunard**) | Mme Richard (**Euphémie**) | Mme Théomet (**Musette**) | Leprestre (**Marcel**)

LA BOHÊME, opéra en 3 actes, de Léoncavallo, à la Renaissance. — La scène du dîner.

Le prix Aston Blount & le prix Francisco Martin, à Auteuil

M. Aston Blount compte parmi les premiers initiateurs du steeple-chasing en France; il préconisa les courses d'obstacles en *open-country* à la Croix de Berny et fut un gentleman rider remarquable.

Le prix qui porte son nom compte parmi les plus importants d'automne : c'est une course de haies de 4000 mètres qui a une allocation de 25,000 fr.; des chevaux de classe relevée sont toujours engagés dans cette belle épreuve. Cette année les partants s'appelaient : Le Samaritain, Bucheron, Casimir, Niger II, Gauffridi, Inflexible, Cloîtrée, Cratère, Ancinées : le dessus du panier des *hurdle-racers*.

La course a été menée à un train fort modéré et l'on a pu croire un instant, que Niger II trouverait encore son compte dans un train aussi peu accéléré. A la surprise de la grande majorité des turfistes, le cheval de M. Obry s'est fait battre par le steeple-chaser du comte de Songeons, que l'on disait peu vite sur les haies. Mais la surprise n'a pas été générale; bon nombre avait encore en mémoire les excellentes performances de Bucheron. Ce souvenir les a mis à même de faire une excellente affaire, en tant que pari. A l'arrivée, le Samaritain et Niger II entamaient une lutte bientôt réglée par Bucheron qui survenait et prenait la première place. Cloîtrée enlevait même la troisième place à Le Samaritain.

M. Francisco-Martin, originaire de La Trinidad aux petites Antilles, a compté parmi nos meilleurs éleveurs. C'était un sportsman dans toute la belle acception du mot; sa mémoire est gardée à la Société des Steeples-chases sous les espèces d'un prix à son nom. Le Prix Francisco-Martin est un steeple-chase de 4500 mètres, avec une allocation de 15000 francs. Malgré la richesse du prix qui s'est monté, avec les entrées et les primes aux éleveurs des gagnants premier et second, à près de 20 000 francs, cinq chevaux seulement se sont présentés au starter. Tancarville, le brillant vainqueur du dernier grand steeple-chase a fait une rentrée triomphale à Auteuil en gagnant le prix Francisco Martin.

La course pour le Prix de l'Espérance a donné lieu à un incident qui a failli dégénérer en émeute et cette journée de tous les saints allait devenir une journée de tous les diables. Cette dernière épreuve du programme avait réuni huit concurrents Après une courte attente, on voyait le drapeau de l'aide-starter s'abaisser : cinq des chevaux prenaient le départ, trois autres restaient au poteau. Le jockey Collier, montant Zouzou, resté ainsi en panne se mit à crier et deux des cavaliers des chevaux déjà partis arrêtèrent leurs montures croyant que c'était le juge-starter qui criait ainsi; trois autres continuèrent le parcours. On devine le tumulte qui se fit aussitôt sur la pelouse et se propageat jusqu'au pesage à la vue de cette course à la débandade. Les jockeys non partis et ceux qui s'étaient arrêtés rentrèrent aux balances, suivis du comte de Chazelles, starter. Après les explications de celui-ci, trois des jockeys fautifs se virent retirer leur licence par les commissaires; deux autres furent frappés d'amendes, 500 francs et 300 francs. La course fut déclarée valable et tout rentra dans l'ordre. Au reste la nuit tombait et on manifeste mal dans l'obscurité.

ALFRED DE SAUVENIÈRES.
(Clichés A. de S.)

Arrivée du Prix Aston Blount, course de haies, handicap, 25 000 francs, 4000 mètres, à Auteuil, le 1er novembre. — Samaritain et Niger II sont à la lutte, Bucheron, qui vient ensuite, fait son effort et gagne d'une longueur et demie.

***Bucheron*, hongre, 4 ans, par Chalet et Beauneral, monte par Sted, au comte de Songeons, gagnant du prix Aston Blount.**

Tristan & Yseult

(Cliché Cautin et Berger.)

Mlle Litvinne (Yseult).

La présentation au public dilettante wagnérien de *Tristan et Yseult* (ou plutôt, pour être dans la note juste : *Tristan et Ysolde*) fut un événement musical de la plus haute saveur.

Tout l'honneur en revient à M. Lamoureux, le chef d'orchestre modèle, quoiqu'irascible et à M. Willy Schütz, un wagnérien parisiennant, quoique russe !

Il y a longtemps déjà que bien des wagnériens caressaient le rêve de voir représenté en France l'opéra magistral du maître allemand.

M. Willy Schütz qui possède, outre une infatigable activité, des relations nombreuses dans le monde musical, s'aboucha avec les fervents, je devrais dire les ferventes admiratrices de Wagner, que préside la comtesse Greffulhe; nombreuses furent les fines mains aristocratiques qui tendirent avec empressement leur obole pour édifier cette œuvre gigantesque et sublime.

L'interprétation est hors de pair : Mme Litvinne est la plus parfaite des *Ysolde :* elle fut une amoureuse d'adorable tendresse au deuxième acte, et chanta avec un merveilleux lyrisme l'hymne final. Mlle Brema a remporté un petit triomphe dans le rôle de *Brangaëne;* quant à M. Gibert, un *Tristan* superbe, le rôle écrasant l'a laissé au second plan et MM. Vallier et Sainprey ont vaillement tenu leur partie à ses côtés.

Géo Lange.

(Cliché Cautin et Berger.)

M. Gibert (Tristan).

Silhouettes d'Escrimeurs

Chevillard.

Chevillard

L'apôtre du fleuret, mais apôtre exclusif, intransigeant, irréductible. Ne connaît pas l'épée, ne la veut pas connaître, estimant, dans son trop fougueux amour du fleuret, que l'épée n'est pas de l'escrime.

Fut longtemps notre premier amateur et fit avec son camarade Vavasseur, et d'autres, d'inoubliables assauts où la science la plus approfondie se joignait à la correction la plus grande et au classicisme le plus sévère.

Un des fondateurs de la Société *l'Escrime Française*. En fut plusieurs fois le président. Travaille chez le maître Mérignac, dont il est le meilleur élève; semble infatigable, accueillant les adversaires quels qu'ils soient, forts ou faibles, et ne leur permettant de quitter la planche que lorsqu'ils sont à bout de souffle et qu'ils ont reçu de nombreux coups de bouton, placés d'une main sûre.

Commence à prendre de l'embonpoint, surtout du côté pile, juste compensation pour celles qu'il a données et sa garde accentue encore cette ressemblance avec la Vénus Callipyge.

Semble très nonchalant, au début de l'assaut. Procède par engagements, battements, et attend l'attaque sans paraître prêter la plus petite attention à l'adversaire. Quel que soit ce dernier, Chevillard paraît croire se trouver en face d'un novice. Cela lui jouerait quelquefois de vilains tours s'il n'avait la parade aussi rapide.

Ne déteste pas le corps à corps, mais en revanche, s'il n'admet recevoir, pour sa part, que des coups absolument classiques, il ne se prive pas de couper les lignes. Travaille des jambes comme de la main ; toujours en mouvement, son jeu ressemble à un pas de ballet, et, malin comme un singe, dont il a le goût pour le légume rouge à feuilles vertes, il fait souvent tirer court.

Se trouvant comme chez lui, sur la planche, en profite souvent pour s'adresser directement au public. Signe particulier : très douillet aux jambes et aux bras.

(Dessin de Seguin.) Louis Perrée.

La Vie au Pôle Nord

Un Cirque dans les Mers polaires

Le capitaine Judge, champion des dresseurs, avec ses élèves, phoques, otaries et chiens.

Si l'année dernière la *Vie au Grand air* avait déjà fait une place aux théâtres, très certainement, nous aurions entretenu nos lecteurs de la *Vie au Pôle Nord*, ce panorama animé des régions arctiques; c'eût été du reste très... « Vie au Grand Air. »

Et, de plus ne semble-t-il pas que l'établissement de la rue de Clichy ne doive point sortir du genre sport ? En effet, l'ancien skating de la rue Blanche, sur les terrains duquel est construit en partie la *Vie au Pôle Nord*, où le sport tient une large place, n'a-t-il pas précédé le *Pôle Nord* qui fut le premier établissement de Paris où l'on patina sur de la vraie glace ?

L'année dernière, la *Vie au Pôle Nord* était simplement un panorama animé; dans un décor merveilleux représentant un coin de région polaire, le public assistait à une sorte de figuration vivante des voyages, des hardis explorateurs Nansen et Nordenskiold. La salle c'était, et c'est encore l'avant du *Fram*, le navire qui porta le courageux Nansen. La scène : en partie une piste aquatique, où s'ébattaient un morse superbe, Oscar qui malheureusement mourut peu de temps après l'ouverture du panorama ; des phoques, des otaries, des mouettes, des goëlands, des cormorans, etc., et en partie, des rochers de glace, des icebergs, au milieu desquels des ours blancs se promenaient en complète liberté avec des lapons et des samoyèdes. Et pendant toute la soirée au moyen de projection électriques et cinématographiques défilaient devant les yeux des spectateurs les voyages de Nansen, de Nordenskiold et autres explorateurs qui avaient bien voulu offrir à la direction de la *Vie au Pôle du Nord* toute une série d'instantanés pris là bas. C'était intéressant en même temps qu'instructif.

Dudac, le dompteur des ours blancs, avec ses élèves.

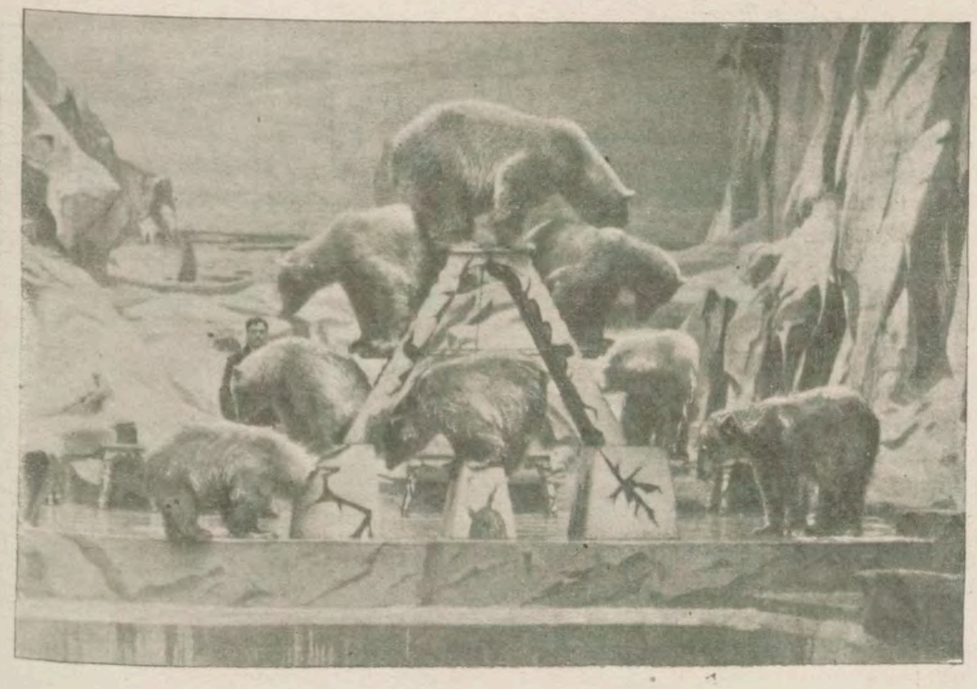
Aujourd'hui, le cadre reste le même, le décor est toujours celui des mers glaciales; le morse Oscar est remplacé par un de ses frères et Oscar deuxième du nom a comme l'autre l'insigne honneur d'être le seul représentant de son espèce vivant en captivité non seulement en Europe, mais dans les cinq parties du monde. Les ours blancs, les phoques, les otaries, les cormorans, les pingouins, les goëlands et les mouettes, s'ébattent encore joyeusement sous les yeux du public. Mais tout ces animaux sont devenus savants sous l'habile et audacieuse cravache des dompteurs les plus réputés qui ont sur leurs confrères dresseurs le grand avantage d'être ceux mêmes qui ont capturé ces curieux habitants des régions glacées du Nord de l'Europe. Et, grâce à un très ingénieux décor, tous ces animaux ne semblent séparés du public que par la piste aquatique.

J'avais toujours souhaité ce progrès dans les cirques comme dans les ménageries; les animaux savants travaillant non plus derrière des grilles ou dans le même décor que des clowns ou des chanteurs excentriques, mais bien dans un cadre qui leur soit propre. C'est ce qui existe rue de Clichy, et le cirque d'animaux des mers aquatiques, est bien à sa place dans le décor de la *Vie au pôle Nord*. M Bücher, le nouveau directeur de la *Vie au Pôle Nord*, a su s'attacher les meilleurs dresseurs d'animaux du célèbre jardin zoologique de M. Hagenbeck de Hambourg, qui fournit du reste les belluaires du monde entier, et composer un programme vraiment intéressant tout en restant dans la note « Pôle Nord. »

Vue générale du panorama animé de *la Vie au Pôle Nord*; les chasseurs, les pêcheurs et les animaux qui composent la troupe du cirque au Pôle Nord.

La jeune Bichette, qui, il y a trois mois encore prenait ses ébats dans les bassins du Jardin d'acclimatation établissant un record sur la piste glacée de *la Vie au Pôle Nord*.

Voici toute une meute d'ours blancs, ces ours réputés si féroces et que craignent tant les explorateurs des mers polaires. Sous le fouet de Durac, un russe du Nord, ils semblent doux comme des agneaux : ils sautent à la corde, jouent à la balle, à la balançoire, ou tels des gymnastes exécutent des pyramides vivantes, ou encore, et ce n'est pas le moins curieux de leurs exercices, sous le harnais



Une pyramide vivante faite par des ours blancs.

L'ours et la balançoire.

d'une troïka, trainent leur dresseur, dont le valet de pied très sérieux et très grave, est le plus jeune ourson de la bande.

Voici une armée de phoques et d'otaries; c'est le capitaine Judge, champion de dresseurs — il y a des champions parmi les dresseurs, comme parmi les lutteurs — qui les présente. Des phoques jonglent, jouent au football, des otaries montent à bicyclette et pédalent, puis sur un signe de l'un deux se précipitent vers des instruments de musique, grosse caisse, cymbales, tambourins, mandolines, guitares, orgue de barbarie, et accompagnent, fort bien en mesure, ma foi, l'orchestre de l'établissement. Les deux étoiles de cette troupe vraiment originale sont deux phoques : Tom qui tient l'emploi de clown et fait la joie des grands et des petits; et Bichette qui mérite une mention spéciale, car il y a à peine trois mois qu'elle a commencé ses études artistiques et aujourd'hui elle rend des points au phoque le plus savant.

CAP. HATTERAS.

(Cliché Stephen Cribb.)
Sir Thomas Lipton, propriétaire du yacht *Shamrock*, rival malheureux du *Columbia* dans le match pour la Coupe de l'America.

Le plus petit Vélodrome du Monde

C'est celui du Nouveau Cirque à Paris. Le vélodrome a été établi dans la piste ordinaire du cirque qui n'est pas plus grande que celle des cirques classiques. La piste cycliste ne mesure que 40 mètres de tour, mais les virages sont relevés

Une piste dont on n'a jamais pu dire " Trop grand, troploin "

de telle façon que le coureur se trouve constamment dans une position verticale, telle une pièce de cent sous que l'on fait tourner dans une cuvette.

Cette exiguité n'a pas empêché le Nouveau-Cirque d'organiser un championnat auquel plus de 60 coureurs ont pris part et dont Beaugé (dont nous publions le portrait) est sorti vainqueur.

Par mesure de précaution la direction avait fait installer un filet, afin que les coureurs ne puissent pas tomber dans le public.

G. L.

Le Vaincu de la Coupe de l'America

Après de nombreuses péripéties, des remises successives pour cause de brouillard ou de manque de vent, les trois manches de la Coupe de l'América ont fini par se courir et la victoire est restée au yacht américain *Columbia*, vainqueur dans les trois manches. La Coupe ne quittera donc pas l'Amérique.

Sir Thomas Lipton, le vaincu, n'a pas dépensé moins d'un million tant pour la construction de son yacht le *Shamrock* que pour les frais accessoires de l'épreuve; il n'a pas d'ailleurs à les regretter, car son nom est maintenant connu dans l'univers entier. Et comme sir Thomas Lipton, en même temps que sportsman, est un des plus grands importateurs de thé et de denrées coloniales de l'Angleterre, il retrouvera d'un côté ce qu'il a dépensé de l'autre.

Toujours pratiques les Anglais.

M. V.

Javotte

Le pimpant, le gracieux, le très vivant ballet de J. L. Croze, dont le maître Saint-Saens a fait la musique — toute de fraîcheur et de simplicité — vient d'être donné à l'Opéra-Comique.

Les deux principales héroïnes Mlles Chasles et Santori dont nous reproduisons la silhouette ont conduit au succès cette œuvre charmante.

Le livret qu'écrivit notre confrère et ami J. L. Croze ne vise pas à l'effet : rien de plus modeste, de moins compliqué, de plus simple venue! Et, je me hâte de le dire, c'est à cette simplicité d'action même que revient une grande part du succès.

Quoi de plus pénible en effet que ces pantomimes casse-tête, où le spectateur presse avec désespoir son cerveau fatigué pour tenter de comprendre l'action embrouillée, où les doigts gantés suivent avec agitation sur une notice... explicative autant qu'indispensable, les péripéties du sujet dont les héros se meuvent dans le brouillard obscur de données indécises!...

Dans *Javotte*, fort heureusement, rien de semblable. Pas n'est besoin de petites étiquettes sous les clairs tableaux, chacun saisit l'intrigue.

La jolie Javotte est une paysannette, délicate fleur printanière, qui préfère

(Cliché Reutlinger.)

Mlle Chasles dans *Javotte*.

la danse aux travaux du ménage — et personne de vous, mesdames, ne songera à lui en faire un crime! Son papa et sa maman, braves cultivateurs... d'Opéra-Comique, combattent, sinon de la voix, tout au moins du geste cette déplorable passion et s'emportent avec véhémence en voyant leur fille quitter son ouvrage pour se rendre auprès de son joli fiancé dans le but unique de danser, avec lui, quelque pas gracieusement rythmé sur la musique pimpante du maître Saint-Saens.

Mais voici la grande fête du village, un grand concours de danse est offert aux jeunes villageoises — ce qui donne l'occasion aux étoiles de l'Opéra-Comique de se faire applaudir.

Toute souriante et modeste, s'avance Javotte — Santori — et le jury, comme d'ailleurs toute la salle, lui décerne le premier prix.

Joie des parents, liesse des amis, bravos nourris des admirateurs.

Tout s'arrange, comme bien vous pensez, et le papa (Price) et la maman (Mme Fanny Genat) comme aussi le Seigneur du village (Gourdon) sont d'avis qu'il n'y a plus lieu de contrecarrer les projets amoureux de l'adorable paysanne.

Le mariage se fera, gens de la noce faites vos préparatifs!

(Cliché Reutlinger.)

M. Camille Saint-Saëns, [auteur] de *Javotte*.

(Cliché Reutlinger.)

Mlle Edéa Santori dans *Javotte*.

Telle est l'intrigue, si simple, imaginée par M. J. L. Croze.

Il faut avoir vu l'exquise Santori si mutine et volontaire pour se représenter une Javotte tour à tour coquette, joyeuse, boudeuse, souriante et caline. La gente ballerine est la grâce personnifiée et son talent de danseuse égale son habileté de mime.

Le rôle travesti est admirablement tenu et avec toute la grâce voulue, par la toute jolie Mlle Chasle, les pas de deux réglés à merveille sont le régal des yeux.

Nous reproduisons également les traits du maître Saint-Saens dont le génie musical nous avait accoutumé à de l'harmonie plus sérieuse mais qui, sur le thème modeste de *Javotte*, a ciselé une petite partition sans prétention, d'un entrain spirituel et charmant qui a beaucoup plu.

Si nous n'avons pas ajouté le portrait de M. J.-L. Croze, c'est que le jeune auteur dramatique nous a manifesté le désir de n'être portraicturé dans nos colonnes, que lorsque nous parlerons d'une œuvre de lui plus importante que *Javotte*... et j'ajoute que notre excellent confrère nous en donnera bientôt, espérons-le, l'occasion.

Géo-Lange.

Klingelhœfer (Racing-Club de France), gagnant du prix de France (200m) en 24 s. 4/5.

Le Prix Roosevelt

Le sport pédestre a sur le sport vélocipédique — encore qu'il soit en France né après celui-ci — l'immense avantage d'avoir été créé par des sportsmen avisés qui ont songé à le doter de courses classiques annuellement disputées. Les plus anciennes de ces épreuves sont les championnats de l'Union des Sociétés Françaises de Sports Athlétiques qui datent de 1888 et qui se disputent au bois de Boulogne, sur la piste si coquettement située que le Racing-Club de France y a établi. Le plus connu, peut-être, des grands events du Sport pédestre est le Prix Roosevelt.

En 1891, M. Roosevelt, membre du R. C. F. eût l'idée de fonder une course de fond sur une distance anglaise, de manière à ce qu'un point de comparaison pût dans l'avenir être fait entre la valeur des athlètes anglais et français. La distance choisie par lui fut celle de trois milles, soit 4827 mètres. L'idée fût plutôt froidement accueillie, à l'époque, au sein du Comité du Racing-Club, lorsque M. Roosevelt, qui en était membre, fit connaître ses intentions.

Houdet (Union athlétique du 1er arrondissement), grand favori du Prix de France, arrivé second dans cette épreuve.

Les critiques furent assez nombreuses. La principale découlait de la longueur de la course, 4827 mètres ; il y avait de quoi esquinter nos jeunes coureurs et les rendre fourbus ; à peine en trouverait-on deux ou trois pour s'engager et ça n'aurait aucun intérêt.

Contre vents et marées M. Roosevelt tint bon. Il fit bien, car le succès couronna et dépassa même ses espérances.

Le neuvième Prix Roosevelt s'est couru le mercredi 1er novembre dernier. H. Deloge a très facilement gagné prenant la tête dès le départ.

Peut-être H. Deloge s'attaquera-t-il avant que viennent les jours d'hiver au record que détient A. Lermusiaux. Il est de taille à l'abaisser dans les environs de 15 m. 15 s. Disons en passant que le record du monde appartient depuis le 14 mai 1880 au coureur professionnel anglais P. Cannon avec le temps véritablement extraordinaire de 14 m. 19 s. 1/5!

Le Comité du Racing-Club de France qui organise le Prix Roosevelt, l'avait encadré d'un certain nombre d'autres courses dont la plus intéressante était le Prix de France — encore une course classique — une épreuve de vitesse sur 200 mètres, fondée il y a trois ans.

Le champion de France de vitesse, Houdet, de l'Union Athlétique du Ier arrondissement, qui semblait imbattable a pourtant succombé devant Klingelhœfer du R. C. F. Ce fut la grosse surprise de la journée et si le pari mutuel florissait sur les pistes athlétiques — ce que du reste nous souhaitons ne jamais voir — on aurait fait une petite fortune en pariant pour lui.

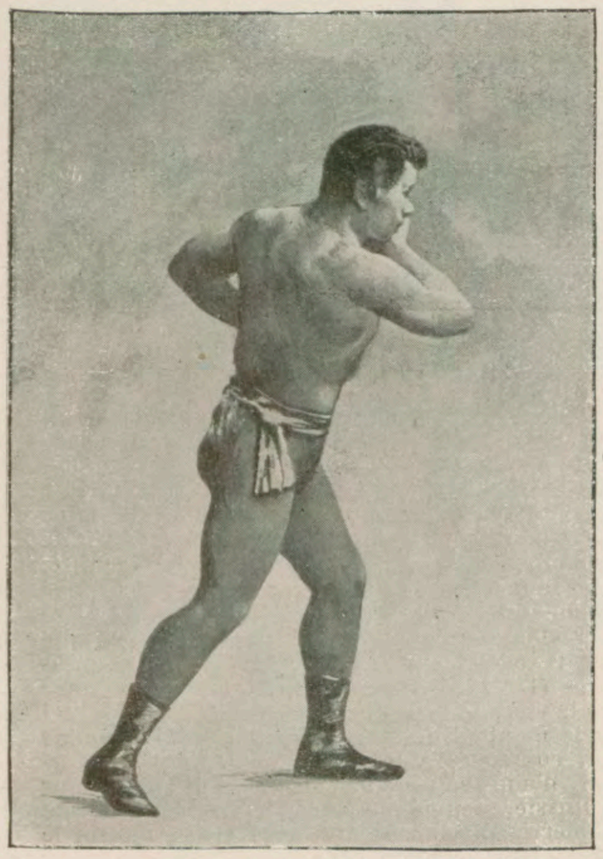
PAUL CHAMP.

Deloge (Racing-Club de France), gagnant du Prix Roosevelt (4827m) en 15 m. 50 s. 4/5. (1er Novembre.)

(Clichés J. Beau.)

Deloge, gagnant. | Aubry, second. |

Le Prix Roosevelt. (Avant le départ des 23 concurrents.)



J. Jeffries en garde.

Le Match Jeffries-Tom Sharkey

Le match Jeffries-Tom Sharkey s'est disputé samedi dernier à New-York devant plus de 10,000 personnes.

Les 25 rounds prévus se sont disputés sans qu'aucun des deux concurrents parvint à prendre l'avantage. Néanmoins, Jeffries a été déclaré vainqueur.

La décision de l'arbitre n'a pas généralement été acceptée par le public.

Il est vrai que Sharkey se trouvait dans un piteux état. Il a une fracture de la sixième côte ; son oreille gauche est fendue ; son œil gauche disparaît sous l'enflure, et une petite tumeur s'est formée sur son bras gauche à la suite de la rupture d'un vaisseau sanguin.

Quant à son adversaire, il a le nez presque entièrement brisé.

A la vingt-cinquième reprise, Sharkey disait qu'il était à même d'en faire encore vingt.

Cependant, si le combat avait continué, l'homme de poids lourd aurait fini par fatiguer son adversaire, à moins qu'il n'eût reçu, par hasard le coup de grâce.

La recette s'est montée a plus de 150.000 francs.

Ajoutons qu'avant la rencontre, Fiztsimmons avait laissé un défi au gagnant.

M. V.

Tom Sharkey s'apprêtant à frapper.

Le Concours de Tir de Marseille

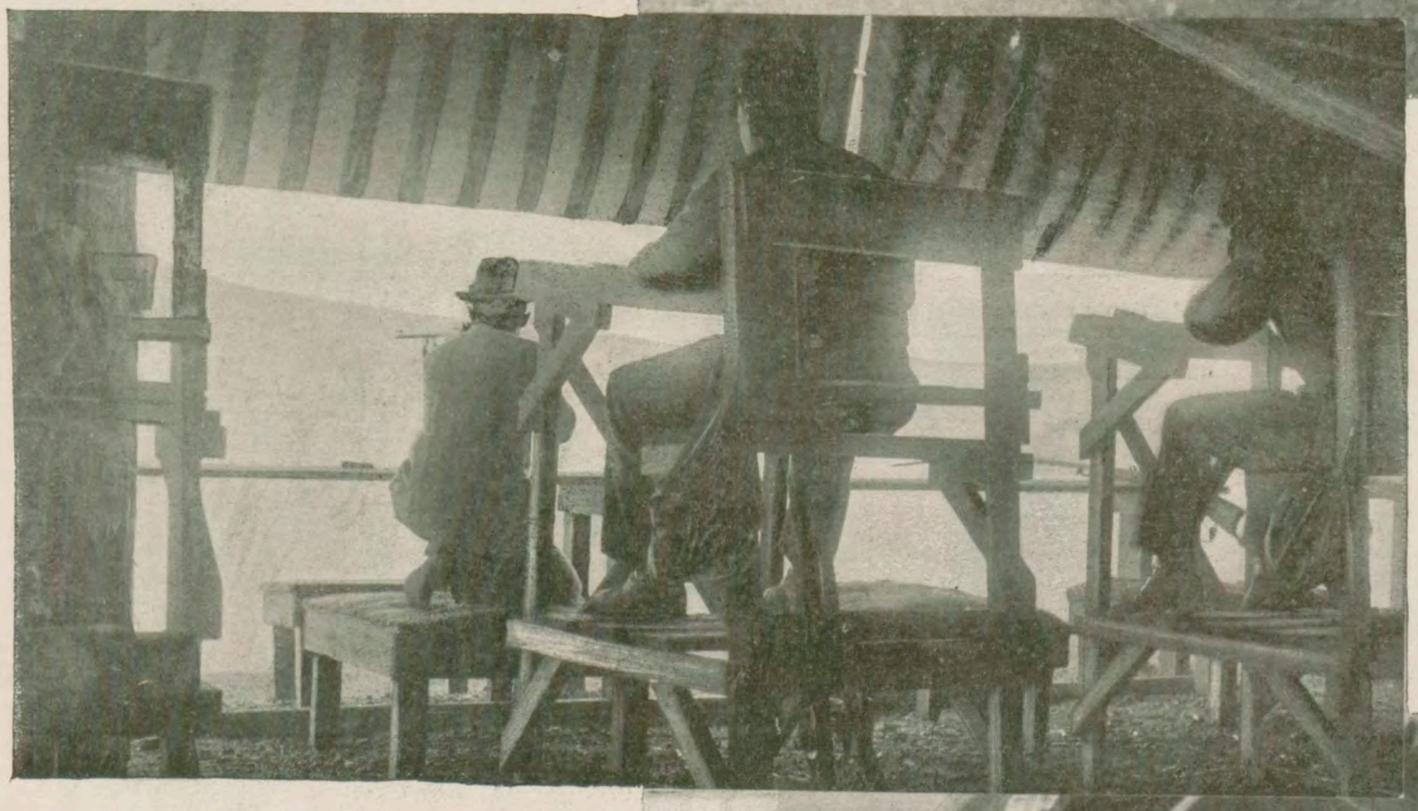
Le sixième concours national de Tir se disputait cette année à Marseille. Les Marseillais, depuis longtemps, paraît-il, enviaient cette distinction particulière, désireux de montrer qu'on pouvait (mon cer !) faire aussi bien dans leur bonne ville que partout ailleurs : d'où activité fébrile, préparatifs grandioses. Il faut dire tout de suite que les efforts des descendants des Ligures ont été couronnés de succès. Une simple question cependant : j'avais toujours entendu appeler de noms aussi attirants que possible les côtes de la Provence : Côte d'azur, Pays du soleil, etc., etc. Comment se fait-il que ce diable de soleil provençal ait joué à mon objectif le tour de disparaître derrière des nuées chargées d'onde (comme aurait évidemment dit Boileau), et de défavoriser avec une mauvaise volonté si évidente, les malheureux amateurs photographes que sa réputation même avait attirés ? Mystère insondable ! A part cette légère contrariété, le concours

Le Tir couché.

que méridionale, et ornés de superbes casquettes de chauffeurs à ruban blanc et bleu, vous voici arrivé au stand. Il faut vraiment avoir un tympan en acier nickelé pour supporter une séance, une seule, à un concours national de Tir. Les coups secs du Martini, le coup de fouet du Lebel, la détonation stridente du revolver d'ordonnance se succèdent sans interruption et viennent l'un après l'autre ébranler le cervelet du malheureux profane qui se risque au contact des tireurs. Ceux-ci sont féroces, et à part leur art, ne veulent entendre parler de rien.

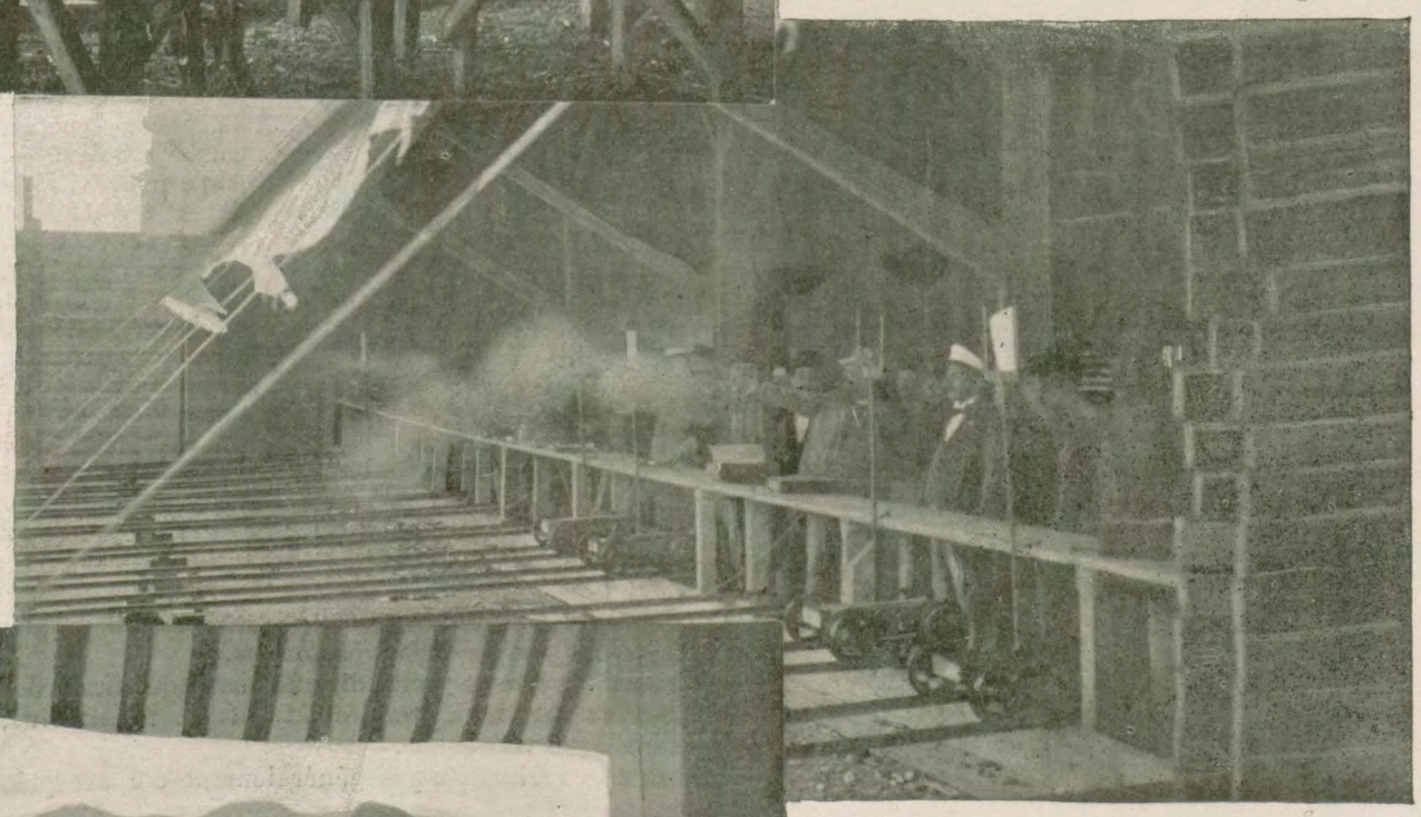
On ne voit que gens traversant fébrilement le stand, une arme à la main, pour changer de cible, un gros monsieur s'emporte, indique de fâcheuses tendances à l'apoplexie en constatant que son revolver ne veut plus rien savoir !

Un autre, en déveine, s'aperçoit avec stupeur que, sans résultat, il vient de s'offrir une petite note



Le tir à genoux, à 200 mètres.

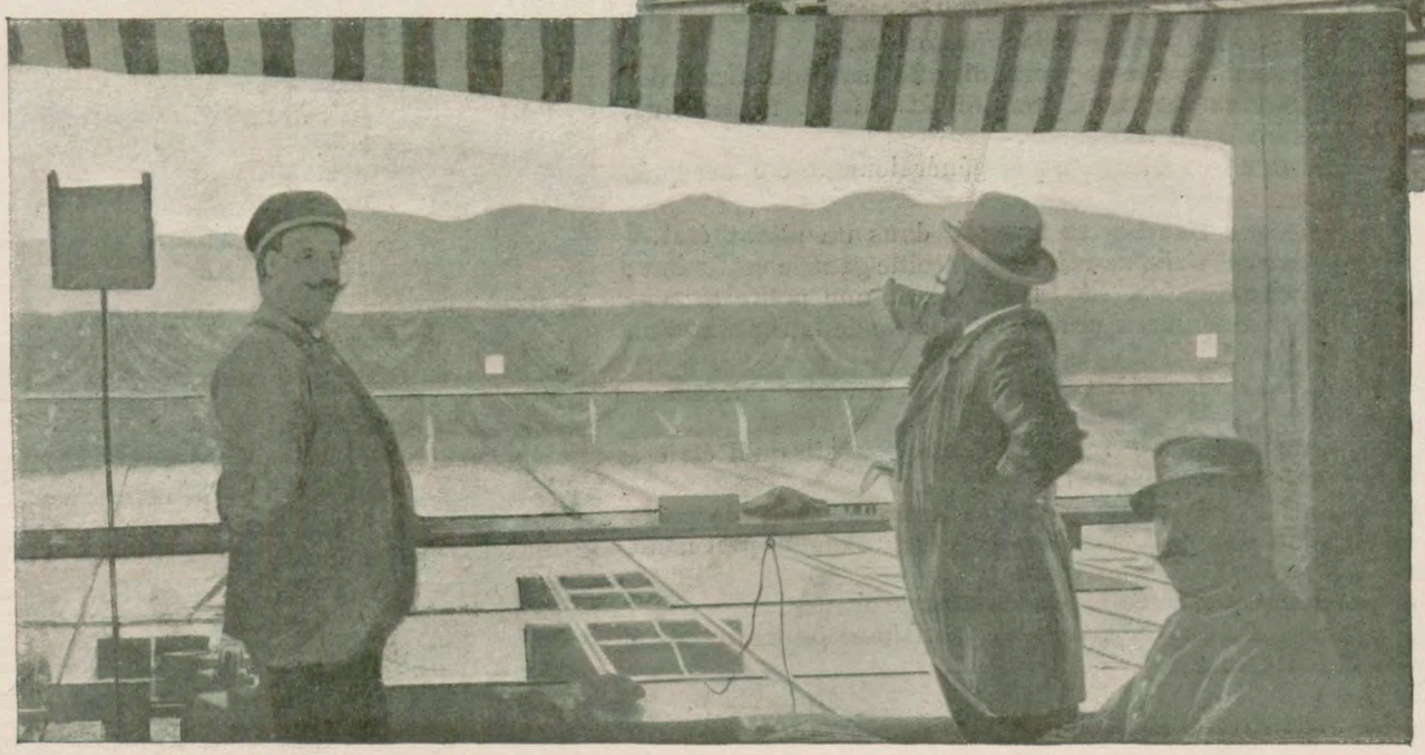
a marché comme sur des roulettes (inutile d'affirmer que ceci n'est pas une allusion politique). Le champ de tir du Pharo, à Marseille est admirablement situé ; une butte naturelle très élevée et tournée le dos à la mer supporte les cibles ; à gauche la Corniche et les montagnes, à droite la mer et le fort Saint-Jean. La société de Tir de Marseille a bien fait les choses : de vastes bâtiments en bois abritent les tireurs ; de place en place sont disposées des planches mollement rembourrées de foin, où l'on peut, dans une des trois positions réglementaires, faire son carton ou sa série. Dans le fond, un restaurant, des ateliers pour le nettoyage des armes, et les comptoirs de munitions. Reçu à votre arrivée, par des commissaires remplis d'une amabilité aussi empressée



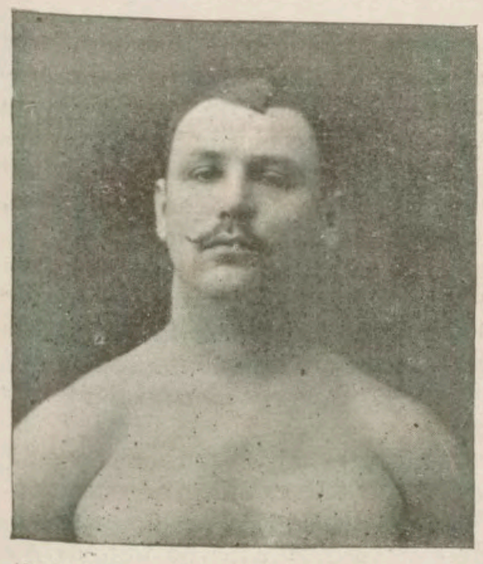
Tir au revolver à 200 mètres.

de trois ou quatre cents francs ! Car il coûte assez cher de brûler quelques douzaines de cartouches. Ayant voulu, sur l'offre insidieuse d'un commissaire marseillais, y aller de mon carton à la cible « réservée à la jeunesse », j'ai constaté avec regret qu'en moins de cinq minutes on y était de son louis. Songez qu'il faut 1° un carnet d'identité, 2° des munitions, 3° qu'on paye un droit fixe pour chaque série. Si vous ajoutez à cela des déjeuners au restaurant du Stand, vous arrivez vite à une note respectable. Les gros bonnets du Tir, militaires et pékins, sont d'accord pour reconnaître que le coût de leur tir est à grand'peine couvert par le montant des prix qu'ils gagnent : à moins que, comme M. Gautier de Toul, ils ne s'adjugent, d'une seule mouche, la coupe de l'Empereur de Russie, magnifique pièce d'orfèvrerie enrichie de pierres précieuses, qui représente, dit-on, le joli denier de 5 000 francs.

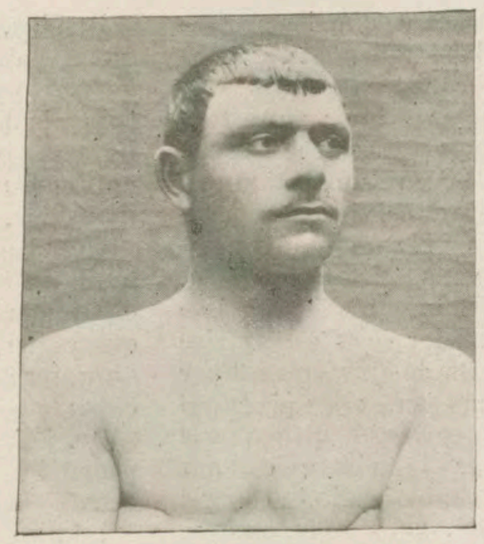
(Clichés P. Doyé.) P. O. D.



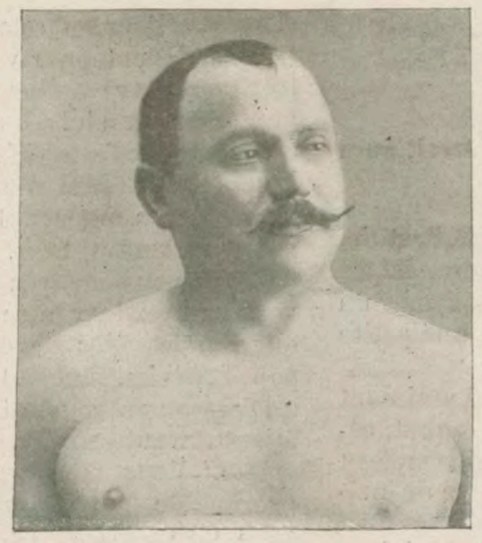
Tir au revolver. M. Raoul de la Hellière, 2e du classement, pendant le Concours.



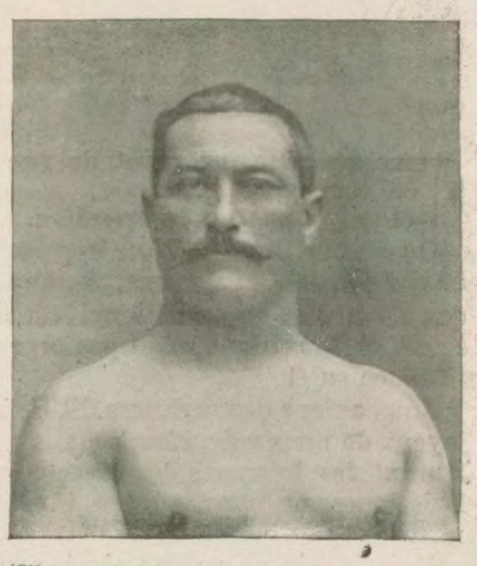
(Cliché Walery, 9 bis, rue de Londres.)
Aimable de la Calmette.



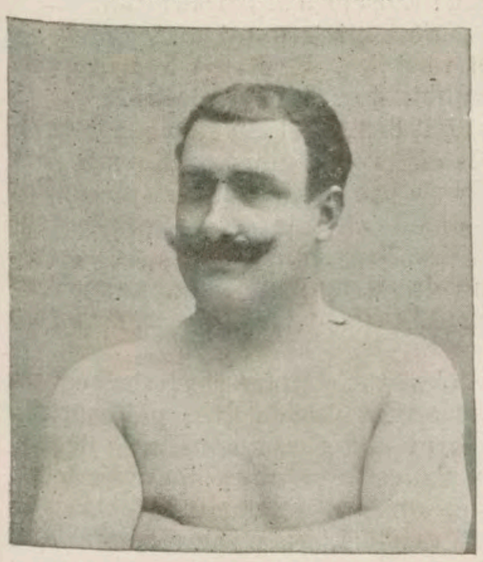
(Cliché Walery.)
Delmas.



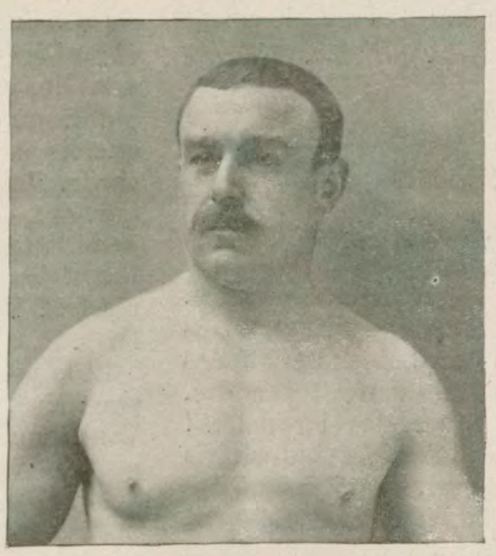
(Cliché Massip.)
Fériol.



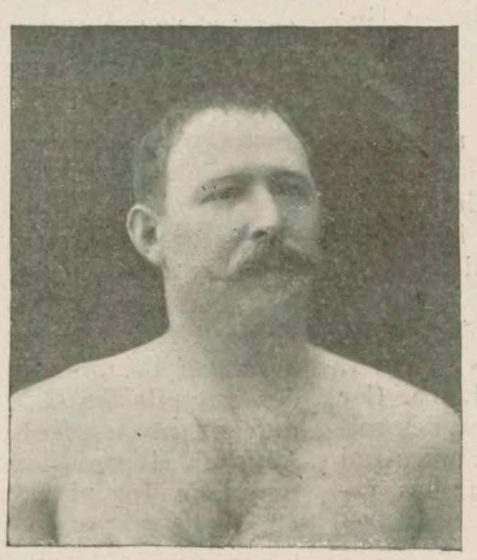
(Cliché Walery.)
Gambier.



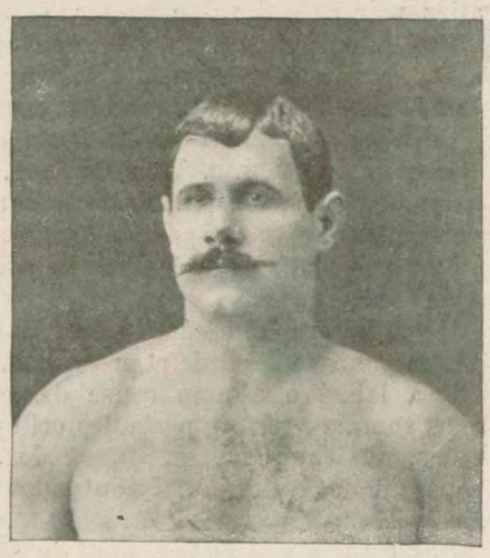
(Cliché Walery.)
Loir.



(Cliché Walery.)
Gérard de Lille.



(Cliché Walery.)
Jolly.



(Cliché Walery.)
Sabès.

LE CHAMPIONNAT DU MONDE DE LUTTE

Les épreuves du Championnat du Monde de lutte continuent à se dérouler avec un véritable succès. Nous donnons ci-dessus la suite des portraits des principaux concurrents de ce grand tournoi du muscle, d'après la collection personnelle de M. Waléry, grand amateur de sports.

(Dessin de O'Galop.) **BOXE ANGLAISE CONTRE BOXE FRANÇAISE** : Le moyen de régler la question de suprématie entre la boxe et la savate.

Les Théâtres

Cette semaine, au point de vue théâtral, aura été remarquable.

Il n'y a pas eu de première.

On fête le jour de l'An, la prise de la Bastille, la victoire de Charlemont. Je ne comprends pas que le cercle de la critique, car nous avons un cercle de la critique, n'ait pas organisé une petite fête à ce sujet.

Nous avions des vacances. Et c'eût été vraiment joyeux de nous voir, réunis dans un banquet, célébrant les louanges des directeurs qui, pendant huit jours, ne nous ont pas invités à venir manifester.

Mais la vie ne va pas ainsi, sans difficultés... Nous avons eu une semaine très calme. Vous allez voir ce qui va se passer, la semaine suivante. Tous les soirs, nous serons pris et, souvent, dans deux endroits à la fois. Perspective délicieuse et vraiment enchanteresse !

Ce n'est cependant pas la faute de mes confrères ni la mienne. Tous les ans, nous réclamons de façon à ce que les directeurs de théâtres s'arrangent entre eux pour ne pas nous infliger le même soir deux et même trois premières, à la fois.

Il y a un prophète célèbre qui, je crois, répondait au nom de Jérémie et prêchait dans le désert.

Il a laissé une nombreuse descendance. Car nous sommes tous, je parle des critiques, des soiristes, des courriéristes, autant de Jérémies qui poussent des cris, jamais entendus par les intéressés.

Des esprits simplistes, dont je suis, trouvent cependant que les choses pourraient facilement s'arranger. Mais les directeurs ne sont pas des esprits simplistes. Si un théâtre du boulevard a décidé de donner une première, certain jour, et qu'une scène subventionnée entende passer en même temps, le directeur de cette dernière scène vous répondra : « Comme je préside aux destinées d'un théâtre subventionné, je dois avoir le pas sur un théâtre du boulevard. Il y a la hiérarchie ! » Peu respectueux de la hiérarchie, le directeur d'une scène boulevardière répond : « Je me soucie des théâtres subventionnés comme un goujon d'un chapeau haute forme. Tant pis ! Je maintiens mon jour. »

Conclusion : c'est nous qui subissons les désagréments de ces mésententes. Nous sortons d'une répétition générale qui a lieu l'après-midi pour aller dîner à la hâte et de là, courir à une première. Et souvent, le lendemain, le même jeu recommence.

Il m'est arrivé de rendre compte de sept premières en six jours. Après avoir battu ce record, je n'étais vraiment pas « *huit-reflets* ». J'avais les yeux brûlés par l'électricité, la gorge desséchée par la poussière, et la nuit, je voyais des personnages s'agitant sur une scène, emportés tantôt par le vent de folie du vaudeville, tantôt affolés par le désespoir des mélodrames ou bien encore chantant les flons-flons des opérettes ou les romances sentimentales des opéras-comiques.

Et si l'on s'amusait ou si l'on était ému toujours ! Le public, lui, ne va qu'aux bons endroits, nous l'avons renseigné, ou bien il se renseigne auprès d'amis ou de connaissances.

Mais, nous, nous essuyons le feu. Et, si aguerri que l'on soit, on en voit quelquefois de dures. Oh ! le drame qui fait rire et le vaudeville qui fait pleurer !

♣

Encore supporterions-nous avec plus de facilité ces mésaventures si les salles de spectacles étaient moins incommodes. Mais pour quelques-unes qui sont spacieuses, où les sièges ne sont pas trop étroits, combien de mal aménagées ! C'est la baignoire de cinq places où l'on tient tout juste à trois, ce sont les rangées de fauteuils trop serrées les unes contre les autres de telle façon que si vous arrivez en retard, il faut que les spectateurs se lèvent pour vous laisser passer. Rencontrez-vous par malheur sur votre chemin, une grosse dame, oh ! alors, pour gagner votre fauteuil, des efforts héroïques sont nécessaires ! Vous voyez devant vous une figure congestionnée, un abdomen menaçant. Devant ce visage empourpré et ce ventre, tous, vous avez un mouvement d'effroi ; vous essayez de vous faire très mince, vous rentrez le ventre, c'est une réelle angoisse que vous essayez de dissimuler sous un sourire poli. En vain ! tout se termine le plus souvent par un écrasement général ; vous sentez des pieds qui fuient devant les vôtres et que vous heurtez quand même. Vous percevez sur le visage couleur pivoine, de la colère et du mépris. Enfin, quand vous êtes sorti de ce défilé, vous vous asseyez avec des pans d'habit fripés, un plastron de chemise cassé ; le poil de votre chapeau est à l'envers ; et vous êtes dans un état d'esprit charmant pour entendre la pièce. Bénies soient les rangées de fauteuil trop étroites !

♣

Il faut reconnaître cependant, qu'à ce point de vue, il y a eu une amélioration dans les théâtres. Nous la devons d'ailleurs à la Préfecture de Police. Vous savez, — ce qui d'ailleurs était une très heureuse idée, — qu'on avait installé au dos des fauteuils des étuis, où l'on pouvait prendre, moyennant cinquante centimes, des lorgnettes ! Admirable ! mais ensuite, d'autres industriels non moins ingénieux sont arrivés qui, à côté des étuis à lorgnettes en ont placé d'autres contenant des bonbons. On pourrait continuer la série. On en aurait mis qui auraient renfermé des éventails et, pourquoi pas ! des rafraîchissements variés.

Seulement, avec tous ces différents obstacles, il devenait plus périlleux pour les spectateurs de gagner leurs places que de gagner la grande course de haies. Les dames surtout risquaient de voir les dentelles de leurs robes mises en fâcheux état. Un petit accroc est si vite arrivé !

La préfecture de police, qui ne se soucie guère des robes de nos compagnes, tient toutefois à la sécurité du public. Aussi, devant l'accroissement des fameux étuis, a-t-elle décidé que désormais, ceux-ci ne seraient plus posés à plat sur le dos des fauteuils, mais en long, sur l'espace qui sépare un fauteuil d'un autre. De cette façon, en cas d'alerte, le passage serait plus facile. Ce n'est pas là évidemment une de ces améliorations qui font crier au génie et vous jettent dans l'enthousiasme que les Boers doivent ressentir après une victoire nouvelle, mais enfin, si cela ne vaut pas la découverte de l'Amérique, c'est déjà quelque chose.

Puisque je suis sur le chapitre des récriminations, il en est une que je veux apporter encore quoique je n'espère pas qu'elle reçoive jamais une solution. Il s'agit des ouvreuses. Pendant le premier acte, vous les entendez chuchoter, vous offrir des petits bancs, au grand détriment des artistes qui sont en scène et de la pièce.

Arrive le second acte. Pendant tout le commencement, vous entendez des voix que je veux bien qualifier de séraphiques et qui vous disent : « N'oubliez pas nos petits bénéfices. » A ce moment, le traître est justement en scène ; vous allez voir comment il va être confondu. C'est ce passage le plus important qu'il vous sera impossible d'écouter. Ah ! les ouvreuses sont bien terribles !

Elles allèguent pour leur défense des raisons vraies d'ailleurs. Elles sont obligées de verser un cautionnement et je pourrais remplir deux colonnes de la *Vie au Grand Air*, en citant les noms des directeurs qui mangèrent allègrement les provisions de leurs ouvreuses sans que celles-ci aient jamais revu un sou des deux ou trois cents francs versés par elles. Car un directeur de théâtre qui fait faillite ne peut être inquiété pour avoir disposé des cautionnements de ses ouvreuses. Celles qui engagèrent des procès, à ce sujet, les perdirent toujours.

De plus, il faut ajouter encore à leur décharge que certains spectateurs ne sont pas d'une munificence royale. Je me souviens, un soir où je me trouvais dans un théâtre proche du boulevard des Italiens, on entendit tout à coup pendant un entr'acte une voix furieuse qui s'écriait : « Non, monsieur, je n'en veux pas ; gardez-les ! »

C'était une ouvreuse qui manifestait. Aux fauteuils de balcon, était installée toute une famille d'étrangers et composée du père, de la mère et de quatre personnes, leurs enfants dont l'âge variait de quinze à vingt ans. Tous ces gens avaient l'air cossu.

Or, à l'ouvreuse qui venait réclamer son petit pourboire, le chef de la tribu avait généreusement octroyé la somme de dix centimes, deux sous.

Il fallut voir avec quelle superbe indignation l'ouvreuse les refusa. Le geste fut grand, il fut large, il fut beau ! Elle eut d'ailleurs raison.

Ce sont ces petites misères qui exaspèrent les chevalières du vestiaire. Et il est bien permis, dans des cas semblables, de les plaindre.

Mais où elles ont tort, c'est de se venger quelquefois sur les effets que nous confions à leur garde. Je ne parle pas des pardessus masculins qui sont, — comme les hommes, — destinés toujours à être sacrifiés. Nous sommes bons, tellement, bons ! Vous, madame, qui me lisez, vous vous récriez ? Mais oui, mais oui nous sommes trop bons.

Et la preuve, c'est que si notre pardessus est un peu fripé, nous acceptons cela avec philosophie. Tandis que si le manteau que vous avez déposé au vestiaire vous est rendu en mauvais état, vous ne vous en prenez pas seulement à l'ouvreuse, mais aussi à votre mari. Vous me répondez que non ? Vous n'êtes pas pareille aux autres ? Soit, je l'admets ; cependant, je vous assure que j'ai vu des scènes semblables se produire devant moi. Vous aussi peut-être.

Et peut-être aussi, trouvez-vous naturel qu'ayant mis un grand chapeau, l'infortuné spectateur qui se trouve derrière vous, se plaigne un peu de ne rien voir de ce qui se passe sur la scène ? Non, vous n'allez pas jusque là ? Mais vous me répondez qu'il faut obéir à la mode ; et si la mode est aux grands chapeaux vous ne pouvez faire autrement.

La raison est péremptoire : et toute discussion serait superflue, car la Mode doit être la loi de la Femme.

Au reste, malgré tout ce que je viens de dire, malgré les petites incommodités et les petits ennuis que j'ai signalés, le théâtre qui a toujours été et sera toujours à la Mode, nous attirera constamment tous et toutes ; il restera constamment l'endroit où l'on se rend avec joie et où l'on se divertit le mieux ; ce sera l'éternel lieu de plaisir.

Et moi-même, après ces critiques faites, je vais y retourner demain et les soirs suivants pour vous conter la semaine prochaine les pièces nouvelles que j'aurais vues et que, je l'espère, j'aurais applaudies.

Auguste Germain.

Vital
PNEUMATIQUE

MAISON FONDÉE EN 1844
Tapis d'Orient
L. DALSEME & fils
18, rue Saint-Marc PARIS

Le Gérant : Victor Voinot.

Paris. — Imprimerie Ed. Crété